
L'Afrique : Hommes et culture à l'épreuve du stéréotype

Africa: men and culture put to the test of the stereotype

Khedidja BENAMMAR ¹

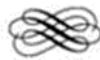
Université Abdelhamid Ibn Badiss - Mostaganem | Algérie
benammarnet@yahoo.fr

Résumé : Bien que le stéréotype soit connoté négativement, il survit et peut même s'ériger en parole de sagesse populaire. Notre réflexion tente d'aborder la pesée des stéréotypes sur l'africain et sa culture à travers la posture auctoriale, la représentation du dominé par le dominant ainsi que les stratégies pour déconstruire le regard dégradant nourri de stéréotypes.

Mots-clés : Stéréotype, éthos auctorial, littérature africaine, représentation culturelle, déconstruction du regard

Abstract : Despite the negative connotation associated with stereotypes, they persist and can even become a form of popular wisdom. Our reflection seeks to address the impact of stereotypes on Africans and their culture through the authorial stance and the representation of the dominated by the dominant, as well as the strategies to deconstruct the demeaning gaze fueled by stereotypes.

Keywords : Stereotype, authorial ethos, African literature, cultural representation, deconstruction of gaze



¹ Auteur correspondant : KHEDIDJA BENAMMAR | benammarnet@yahoo.fr

L'utilisation de la pensée stéréotypique est si répandue qu'elle semble, d'une certaine façon, faire corps avec la mémoire collective. Cependant, le stéréotype est connoté négativement car, il ne reflète pas un investissement de la part de ses utilisateurs. Il n'engage ni leur pensée propre, ni leur réflexion personnelle. Son utilisation appuie leur propos. D'ailleurs souvent des termes dépréciatifs lui servent de synonymes. Ainsi, les notions de cliché, de lieu commun, de poncif, de pensées figées le désignent.

Par ailleurs, l'idée d'opiniâtreté et d'enracinement qui lui sont attachés, finissent par le discréditer. En effet, il semble être là, depuis la nuit des temps et les générations se relayent à son chevet pour assurer sa survivance sans aucune remise en cause des pensées et des concepts qu'il véhicule. En même temps, le stéréotype n'a-t-il pas la vie dure parce qu'il révèle une certaine lucidité dans le propos ?

Néanmoins, en dehors de toutes ces considérations, les phénomènes stéréotypiques, leurs récurrences et leurs survivances disent quelque chose des hommes et du milieu ambiant. Ils permettent de comprendre les comportements sociaux, souvent basés sur des conventions tacites. Amossy et Herschberg Pierrot définissent le stéréotype littéraire comme suit : « Le stéréotype est une notion complexe et axiologique ambivalente : nécessaire pour comprendre le monde, il consiste en des représentations toutes faites, des schèmes culturels préexistants, à l'aide desquels chacun filtre la réalité ambiante ». (2011 : 29)

Interroger donc, la notion complexe du stéréotype permet d'une part sa réévaluation en tant que concept et de l'autre, cet intérêt ouvre des perspectives dans de multiples domaines. À titre d'exemple, nous pouvons citer sa réception dans la sphère littéraire et sociale.

Notre réflexion se pose sur la figure de l'écrivain africain, corseté par la double vision stéréotypique que les mondes : le sien et l'occidental jettent sur lui. La corrélation des littératures française et francophones, le diktat du centre et l'ambiguïté de la périphérie ainsi que les attentes des deux bords tentent de contrôler son corps et sa pensée, lui déniaient parfois sa liberté d'auteur et sa capacité à investir les imaginaires. En effet, un territoire lui est assigné et des sujets lui sont consentis. Son ethnie, sa culture et sa géographie telles qu'elles sont perçues de manière subjective motivent ces comportements. Dans cet état d'esprit, un malaise surgit de telle manière que la diversité géographique, historique, sociolinguistique et culturelle, se dressent en contrepoint au mouvement centripète et au canon esthétique du centre.

Pour ce faire nous convoquons Mongo Beti et Yambo Ouologuem pour étayer notre démonstration. Par ailleurs nous tenterons de démontrer comment le regard stéréotypique du dominant impose une image erronée du dominé et comment ce dominé arrive à s'émanciper du centre, prendre de la distance du mouvement centripète et de ses injonctions esthétiques.

La lecture réflexible d'Assia Djebar du tableau d'Eugène Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*, nous sert de fil conducteur dans la manière de démonter le stéréotype culturel.

Dans *La stéréotypie, un avatar de communication incontournable dans l'enseignement-apprentissage d'une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle*, Fournier Phi Nga insiste sur le caractère d'affirmation et de confirmation que véhicule le stéréotype tant les données semblent évidentes de par leur usage. Il dit en substance :

Un stéréotype a donc la fonction [...] d'affirmer ou plutôt de confirmer des propositions paraissant évidentes aux yeux de la communauté. Ce maniement relève alors de la norme d'usage et ne nécessite pas forcément une explication [...] ; l'explication peut rester allusive puisqu'elle est inscrite dans l'usage collectif. » (2010 :54)

C'est ainsi que des groupes humains, dont les africains sont stigmatisés et essentialisés. Les idées colportées sur eux les exposent à des difficultés existentielles inextricables, à tel point qu'ils deviennent agent de la constriction qui les présente comme des sujets à part : impénétrables, sombres et peu développés intellectuellement. Cet ostracisme et cette stigmatisation ne datent pas d'hier. Ils sont antérieurs à la traite des esclaves. La colonisation les exacerba. Ils sont fondés sur des clichés, des mythes et des préjugés.

Qu'en est-il concrètement de l'écrivain africain et de sa présence au monde ? Rappelons que l'éthos de l'écrivain africain s'est au préalable construit autour de la négritude. En effet, les chantres de la négritude bien que divergeant, œuvrèrent pour une identité culturelle où l'Homme noir, dans son intégralité, d'où qu'il vienne puisse se retrouver et échapper à l'assignation d'une identité indéfinie.

Aimé Césaire fait du *melting-pot* ethnique local, une force pour s'imposer à la face du monde, tandis que Léopold Sédar Senghor s'enracine dans son africanité et sa richesse pour en tirer une gloire de son appartenance. Il cherche à revaloriser l'Afrique dépossédée de ses langues, de son histoire et de son aura passée. Il y a une résonance entre l'engagement politique et la pratique poétique dans le concept de négritude. La lutte contre les stéréotypes est une phase décisive dans cette entreprise.

Cependant, assez rapidement l'appellation « littératures africaines » montre ses limites. Elle devient problématique car non seulement elle suppose une identité africaine des auteurs mais aussi et surtout elle insiste sur la coloration des thématiques aux couleurs de l'Afrique.

Pour Bernard Mouralis, la terminologie de « littératures africaines » désigne : « tous ces autres textes produits en Afrique ou à propos de l'Afrique et qui forment ce réseau au centre duquel se trouve placé l'écrivain africain » (1981 : 186). Dans le champ littéraire français, ce positionnement de l'écrivain africain induit une dimension dialogique que les réflexions collégiales peuvent faire évoluer et que la pensée stéréotypique s'emploie à figer.

Il y a une assignation à un espace qui détermine le mode d'action de l'écrivain africain. Autrement dit, des thèmes et une écriture spécifique lui sont consentis. Le champ d'investigation de l'écriture romanesque africaine doit impérativement aborder : le réel et ses conditions sociales. C'est un écrivain ghettoisé, encadré, sommé de plaire et de répondre aux desideratas de la république mondiale des lettres. Très tôt, Mohamadou Kane attirait l'attention sur ce phénomène. Pour lui, le romancier africain :

[..] Quel que puisse être, par la suite, son degré d'adaptation à la culture française, il sera toujours impossible d'expliquer son œuvre en faisant abstraction de son origine. C'est en cela

d'ailleurs que réside la différence entre le romancier africain et le romancier étranger qui écrit sur l'Afrique (1974 : 549).

Ainsi, de par sa posture auctoriale, l'écrivain africain est exposé et soumis à une double stigmatisation. En effet, sa culture d'origine lui reproche son « évolution », voire son « assimilation » à une société aux antipodes des valeurs ancestrales qu'il est sensé promouvoir et sauver de l'oubli.

Dans « Un ethos d'auteur africain ou comment déjouer les stéréotypes : le cas de Mission terminée de Mongo Beti », paru dans *L'Entretien littéraire*, Tal Sela s'intéresse au standard des chantres de la Négritude. Pour Damas, l'africain est tiraillé entre la ville et les tropiques. Il n'est ni ici pleinement ni là-bas complètement. Quant à Césaire, le costume-cravate à l'occidentale, adopté par l'intellectuel africain est aux antipodes de la figure traditionnelle de l'homme noir. Pour eux, son authenticité en tant qu'africain est remise en cause. Tal Sela rapporte les propos de Césaire parus dans *L'étudiant noir* (1935) :

Un jour, le Nègre s'empara de la cravate du Blanc, se saisit d'un chapeau melon, s'en affubla [...] Ce n'était qu'un jeu, mais le Nègre se laissa prendre au jeu : il s'habitua si bien à la cravate et au chapeau melon qu'il finit par croire qu'il les avait toujours portés ; il se moqua de ceux qui n'en portaient point et renia son père qui a nom Esprit de Brousse...C'est un peu l'histoire du Nègre d'avant-guerre qui n'est que le Nègre d'avant-raison. Il s'est mis à l'école des Blancs : il a voulu devenir « Autre » : il a voulu être "assimilé.

Cette critique stéréotypée a longtemps poursuivi les intellectuels noirs notamment Mongo Beti, jugé sévèrement par ses pairs pour sa modernité et sa supposée assimilation à la culture des blancs. À son propos, on ne parlait plus de négritude mais de « normantitude », en référence à son épouse normande. Tout cela pour dire son rapprochement de l'occident et son oubli de l'Afrique des origines.

Ce genre de procès d'intention émane d'une peur réelle, celle de l'échec de la mission que les chantres de la négritude se sont imposés. La présence d'intellectuels noirs dans leur escarcelle est une force donc, il faut la capter pour faire entendre leur voix.

Quant à la république mondiale des lettres, elle exclue l'écrivain africain du sérail s'il ne satisfait pas l'examen de passage à savoir, la production d'une littérature afro-africaine, stéréotypée et encadrée. Elle lui dénie sa liberté d'auteur. Il est donc pris en tenailles à la fois par la modernité et par la tradition. Au final, les deux sociétés exigent la même chose de lui et seuls les mobiles diffèrent. Les stéréotypes s'emploient à servir leurs colporteurs.

Celui qui a subi le lynchage conjugué des siens et de l'occident, c'est Yambo Ouologuem pour *Le Devoir de violence* prix Renaudot publié au Seuil en 1968. Le thème du roman est problématique car il ne flatte pas les racines africaines. En effet, *Le Devoir de violence* s'en prend à la conquête arabe des terres subsahariennes, accuse le colonialisme, mais fustige tout autant les notables africains d'avoir fait, selon l'auteur, le jeu du colonisateur en assurant carrément leur « assistance technique » avant la lettre. Les élites africaines montent au créneau.

En effet, dans l'hommage que Jean Pierre Orban rend à l'auteur à sa mort, il rapporte les propos de Senghor à la publication de l'ouvrage et aussi, il rappelle la manipulation et le reniement de la maison d'édition française, suite à des accusations. Il rappelle que Senghor qualifie, nous dit-il, le texte de Ouologuem « d'affligeant » et lui dénie toute

qualité » positive : « On ne peut pas faire une œuvre positive quand on nie tous ses ancêtres. »

De leur côté, les lecteurs-correcteurs de la maison d'édition ne démontrent pas d'objectivité et font dans la calomnie. En effet, malgré son profil de normalien, de docteur en sociologie, de professeur de littérature, en dépit de sa triple culture : africaine, arabe et française et son plurilinguisme, Yambo Ouologuem n'est pas digne d'être publié aux yeux de la critique française. Jean-Pierre Orban qui étudia les archives de l'IMEC fait remonter à la surface, le mépris affiché de certains critiques à son égard. Sarah Burnautzki cite l'insulte raciale des « faiseurs de miracles », comme celle d'un certain Sylvestre qui voit en l'auteur un compilateur sans génie. Il écrit dans ses notes de lecture : « L'auteur semble s'être employé à pêcher au hasard de ses lectures et de ses études, idées, citations, formules, qu'il nous ressert recuites » et ajoute que « c'est un perroquet, non un homme qui a voulu écrire ce roman à la française ». (2017 : 155)

Quant au critique qui signe des initiales : CR, non content de traiter Ouologuem de « pauvre nègre », il enfonce le clou en dénigrant toute la poésie noire ; il parle de l'absence de rythme qui serait « le fin fond de la faiblesse pour des poèmes "noirs". Et d'ajouter : « [...] Je veux bien faire des fleurs aux sous-développés, mais attendons au moins que le gars soit agrégé ès-lettres » (2017 : 157-158).

Ce qui achève d'anéantir Ouologuem, c'est l'accusation de plagiat qui lui vaut le retrait du Renaudot. Malgré les excuses que certains auteurs comme Graham Green lui font et la sympathie d'André Schwarz-Bart pour qui c'est un honneur d'être repris dans la prose de l'africain, ouologuem n'obtient pas réparation. Il ne s'agissait en fait pas de plagiat mais d'intertextualité. Les propos de Julia Kristeva dans « Bakhtine. Le mot, le dialogue et le roman », sur la capacité d'un texte à absorber d'autres textes, nous aident à démontrer la modernité littéraire de Yambo Ouologuem : « Tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle de l'intertextualité, et le langage poétique se lit, au moins, comme double ». (1978 :85)

Ainsi, les déboires d'Ouologuem, la cabale contre lui sont dues à son africanité. Il ose critiquer les siens et s'autorise à exercer librement son métier d'auteur. La tenaille des stéréotypes et leurs prégnances dans les esprits l'a littéralement broyé.

Il apparaît clair que l'écrivain africain est en butte à ce système de valeurs qui le dévalorisent. C'est indépendamment de ses compétences qu'il est regardé. C'est en tant qu'homme de couleur : africain, colonisé, qu'il est jugé et jaugé. Ses valeurs humaines et ses compétences sont annihilées, ses efforts brisés et sa volonté paralysée. Pour survivre aux cataclysmes des stéréotypes, il faut rentrer dans le rang et ne pas perturber les habitudes.

Pour conclure avec Yambo Ouologuem, nous parvenons à affirmer que les plates-bandes négrophiles et la fibre négrophobe secouent le joug des traditions. La coalition contre-nature des deux clans a eu raison de l'homme et de son œuvre. Des auteurs francophones nous ont aidés à démontrer qu'en somme, l'affaire Ouologuem n'est qu'une illustration des pressions bilatérales que tout écrivain francophone de cette génération subit de façon ostentatoire ou insidieuse et que les stéréotypes alimentent.

Cette analyse des rapports humains nord/sud nous incite à évoquer une autre figure emblématique celle d'Edouard Saïd qui voit une relation de confrontation naître entre les peuples. Il déclare : « L'Occident trace une ligne de démarcation fictive qui lui permet de mettre en scène l'Orient comme son grand contraire complémentaire. » (1994 :293)

C'est la vision et le sentiment du plus fort qui s'expriment à la place de l'Autre, le présentant comme son négatif. L'Autre n'est pas le même : il est un contraire. Il n'a jamais été question de connaissance de l'Autre, de communication, de partenariat ou d'échange avec lui. Le stéréotype fait de lui un subalterne *ad vitam aeternam*. C'est à l'aune du plus fort et par son prisme que le subalterne est exhibé à la face du monde. C'est une image erronée et fantasmée de l'Autre. C'est l'imaginaire occidental qui s'autorise à parler à la place d'autrui, souvent sans parole. Sa perception, ses sentiments et ses ressentiments à force de les proclamer avec force, ils deviennent des stéréotypes à la peau dure puisqu'on les dresse comme des pièces à conviction, pour étayer un discours ou faire circuler des idées.

L'écrivain africain lutte contre les stéréotypes qui falsifient son image. Léopold Sédar Senghor, qui créa avec Aimé Césaire la revue contestataire *L'Étudiant noir* affirma un jour vouloir "déchirer les rires Banania sur tous les murs de France". En effet cette marque, bien connue du grand public, véhicule une image stéréotypée péjorative, dégradante et raciste des personnes de couleur noire. Elle les présente comme peu éduquées, s'exprimant de manière primaire et qui sont à peine capables d'aligner trois mots en français. Ceci participe du malaise des noirs et aussi de celui des blancs non racistes. Avec un tel langage, le noir ne peut jamais s'émanciper.

Tout cela a préparé les Français - les plus ouverts, bien entendu - à développer un autre regard sur l'autre, sur le Noir : on ne le voit plus comme un sauvage ou un étranger, mais comme porteur d'une histoire, d'arts et de culture. Cela va contribuer à atténuer les préjugés racistes du XIXe siècle, encore bien présents en 1917, date d'apparition du slogan publicitaire dévastateur « *Y'a bon Banania* ».

L'exemple du recueil de nouvelles, *Femme d'Alger dans leur appartement*, titre emprunté au tableau de Delacroix, illustre parfaitement cette tentative de réhabilitation des femmes d'Alger pour les soustraire aux visions stéréotypées de l'occidental. En effet, Assia Djebar dialogue avec le stéréotype que le regard colonial impose par cette peinture. Elle présente une nouvelle lecture du tableau en contrepoint au regard exotique. Elle déconstruit le discours colonial pour dire qu'en réalité les femmes du tableau sont dans une rébellion contenue. Les yeux baissés et absentes à elles-mêmes sont des attitudes qui traduisent une résistance au regard du voyeur : voleur d'image et d'intimité. Il s'agit en réalité d'une absence dans une présence. C'est la négation de la négation. Dans ce recueil de nouvelles, la narratrice tente de rétablir la vérité sur les femmes d'Alger de cette époque et de déconstruire le stéréotype exotique. Elle dénonce le regard voyeur du peintre, qui est à l'image de l'appareil colonial qui s'installe en Algérie en 1830.

Conclusion

Ainsi, nous pouvons rappeler que l'écrivain africain est en proie aux stéréotypes qui tente de coloniser son esprit et d'entraver sa liberté d'auteur. Il est doublement marginalisé : sa société d'origine lui reproche d'instaurer une distance avec sa culture ancestrale en s'assimilant, en « s'occidentalisant ». Par ailleurs, la république mondiale des lettres voit

en lui un auteur périphérique assigné à l'écriture de la réalité de son continent. La pensée stéréotypique héritée du passé coloniale, nourrie de clichés et de préjugés n'épargne pas sa personne. L'écrivain africain n'est pas jugé sur son travail d'auteur. Les exemples que nous avons cités montrent bien que l'insulte raciale, les fausses accusations d'incompétences linguistiques relèvent d'une position de subalterne à laquelle on l'assigne. Le libre-arbitre et l'effort intellectuel occidental sont noyautés par l'ampleur des stéréotypes négatifs sur l'homme, son imaginaire et sa liberté d'auteur-créateur.

De ce fait, l'œuvre francophone est soumise à des idées reçues, à des schémas prégnants et à des visions stéréotypiques fortement ancrées dans les esprits. L'écrivain francophone n'est pas jugé équitablement par rapport à ses pairs français. On exige beaucoup de lui et son terrain d'écriture est fortement limité et miné.

Par ailleurs, nous avons vu que porter une attention particulière aux représentations sociales stéréotypées est une condition *sinequanone* pour bien appréhender une société, pour comprendre ses usages à travers ses valeurs intrinsèques à un moment donné de son histoire. Mettre le doigt sur la généralisation du stéréotype est d'une certaine façon, une sorte de dénonciation qui débusque la discrimination, corrige le regard et réhabilite l'individu.

Références Bibliographiques

- AMOSSY R. & HERSCHBERG Pi. 2011. *Stéréotypes et clichés : Langue, discours, société*. Armand Colin. Paris.
- CÉSAIRE A.1935. « Négreries. Jeunesse noire et assimilation », L'Étudiant noir. Journal de l'Association des Étudiants Martiniquais en France
- DJEBAR A.1980. *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Albin Michel. Paris. (2002).
- DJEBAR A.1999. *Ces Voix qui m'assiègent, en marge de ma francophonie*. Albin Michel, Paris.
- LEBRIS M. & ROUAUD J. 2007. *Pour une littérature-monde*. Gallimard. Paris.
- MAINGUENEAU D.1993. *Le contexte de l'œuvre littéraire*. Énonciation, écrivain. Dunod. Paris.
- MANGEON A.1999. « Mouralis, Bernard. -- République et colonies, entre mémoire et histoire ». Paris, Présence africaine, 249 p. (« Situations et perspectives »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne]
- PHI NGA F. 2010. « La stéréotypie, un avatar de communication incontournable dans l'enseignement-apprentissage d'une langue-culture étrangère. Essai de mise au point conceptuelle » dans *Synergie Pays riverains du Mékong*. Numéro 2.
- SAID E.1994. *L'orientalisme. L'orient créé par l'occident*. Seuil. Paris.
- SEMUJAMGA J.2001. « De l'africanité à la Transculturalité » dans *Études françaises*. Numéro 37. Volume2, pp.133-156.